

bien à le laver du reproche d'avoir voulu dominer, ou se rendre nécessaire aux dépens du repos de la colonie qu'il gouvernait, en n'humiliant pas les Iroquois autant qu'il l'aurait pu faire ; mais il serait difficile de le disculper entièrement d'un sentiment de jalousie peu séant à un homme de son rang et de ses talents, s'il était vrai qu'on lui eût entendu dire, en donnant l'ordre du retour, "qu'on voulait obscurcir sa gloire," ou plus explicitement, "que le gouverneur de Montréal était jaloux de sa gloire, et que c'était pour l'effacer qu'il voulait l'engager dans une entreprise dont le succès était incertain."

Quoiqu'il en soit des motifs qui décidèrent le comte de Frontenac à la retraite, comme il savait que la disette des vivres n'était guère moins grande dans les cantons où il n'avait pas pénétré, que dans ceux qu'il avait ravagés, et que la Nouvelle-York n'était pas en état de leur en fournir, il se flatta que pour éviter leur ruine, ils accepteraient la paix aux conditions qu'il lui plairait de leur imposer. Pour achever de les y contraindre, il résolut de continuer la guerre, et après avoir donné à ses troupes et aux milices le temps de se refaire de leurs fatigues, il en fit plusieurs détachemens, qui harcelèrent l'ennemi jusqu'à l'automne.

Après avoir donné ses ordres, le général descendit à Québec, où le *Wesp*, vaisseau du roi, arriva le 25 Août, avec l'ordre d'y embarquer incessamment des troupes et des Canadiens, sous le commandement de M. de Muys, capitaine, un des officiers les plus capables qu'il y eût alors dans la colonie. Le *Wesp* devait porter ce renfort droit à Plaisance, et y attendre M. d'Iberville, qui ne devait s'y rendre qu'après avoir relevé aux Anglais le fort de Pemkuit ; une place fortifiée au milieu des tribus abénaquises donnant lieu de craindre qu'à la fin ces sauvages, si utiles à la Nouvelle France, ou ne fussent accablés par les forces de la Nouvelle Angleterre, ou détachés de l'alliance des Français par le défaut de secours de leur part.

MM. d'Iberville et de Bonaventure, compagnons inséparables, il paraît, dans ces parages, étaient arrivés à la Baie des Espagnols, le 26 Juin : ils y trouvèrent des lettres du chevalier de Villebon, par lesquelles ils apprirent que trois vaisseaux anglais les attendaient à l'entrée de la rivière St. Jean ; et ils remirent en mer, le 4 Juillet, pour les aller chercher.

Ils les rencontrèrent le 14, et d'Iberville ayant démâté le *Newport*, de 24 pièces de canon, s'en rendit maître, sans avoir perdu un seul homme. Cinquante Micmacs, qu'il avait embarqués sur son bord, contribuèrent beaucoup à sa victoire. Le lendemain, les deux vaisseaux français s'approchèrent de la rivière St. Jean, où Villebon les attendait avec cinquante sauvages. Ils y restèrent jusqu'au 10 Août, et y débarquèrent les munitions dont on les avait chargés pour le fort de Naxoat, qu'on avait substitué à celui de Jemset. Les cinquante sauvages de Villebon, qui